

# Par-delà l'Atlantique

## Seigneur, protégez-moi de mes amis...

Il y a, aux Etats-Unis, huit millions de femmes salariées ou appointées.

Une législation spéciale régleme le travail féminin et protège celles qui s'y livrent contre les abus de tous genres.

Cela part d'un très bon naturel.

Mais cela ne plaît guère à beaucoup de salariées américaines.

« Défendez-nous, s'écrient-elles, défendez-nous contre nos insupportables protecteurs. Ces encombrants mêle-tout nous ont dotées de lois limitant nos heures de travail, prohibant le travail aux femmes mariées, nous interdisant l'accès de certaines industries, — et le reste. C'est injuste. Des lois semblables ne frappent pas les hommes qui, de ce fait, nous font une concurrence déloyale et sans gloire. »

Et ces dames lèvent l'étendard de la protestation. (Quelle belle image !)

Elles veulent un amendement à la Constitution fédérale. Le droit de suffrage, qu'elles exercent, depuis cinq ans, ne leur suffit plus. C'est joujou déjà usé. Maintenant, elles exigent dans la Constitution, l'affirmation de l'égalité parfaite des droits de l'homme et de ceux de la femme.

A l'occasion d'un congrès qu'elles ont tenu à Washington le mois dernier, elles se sont rendues en cortège à la Maison Blanche, porteuses de grandes bannières.

Le président Coolidge a répondu à leur démarche par une gentille petite lettre, où il leur rappelle entre autres que « la femme ne peut esquiver la responsabilité de la maternité, ni celle d'un foyer ; l'ouvrière est une future mère, ou elle est mère, et comme telle a droit à des égards spéciaux. Des millions d'ouvrières doivent être des bâtisseuses de foyers. Notre existence nationale est fondée sur la stabilité du foyer américain, et la nation ne peut être forte qu'à condition que ses femmes le soient. »

Le ministre du Travail l'avait déjà laissé entendre à ces dames : « La santé des ouvrières influe sur l'avenir de la race. Cette seule considération prime le droit individuel qu'aurait toute femme de travailler quand et comment elle l'entend sans souci des conditions dans lesquelles elle le fait. »

M. Coolidge et son secrétaire du Travail sont des sages.

## Jazz-Band-Roi

La jazzomanie ne cesse pas de sévir par delà l'Atlantique.

La folie y a pris, au contraire, une ampleur nouvelle et... inquiétante.

A New-York seulement, 25,000 musiciens (?) professionnels, et 2000 musiciennes (?) passent

leur temps à exhaler leur souffle dans des saxophones. Ces artistes sont répartis dans deux ou trois mille orchestres.

Soixante-quinze grands théâtre ont des orchestres qui sacrifient au dieu jazz ; 550 cinémas ont des orchestres qui ne jouent presque que du tintamarre syncopé ; plus de cent hôtels ont des orchestres jazzomanes ; 250 cabarets de nuit n'entendent que le jazz ; des centaines de clubs n'admettent que le jazz.

Jazz band est roi, et New-York paye 50 millions de dollars par an pour se faire écorcher les oreilles. Or, comme le jazz n'est jamais que l'accessoire de divertissements beaucoup plus chers, on peut se faire une modeste, très modeste idée des fortunes qu'engouffre « Gay New-York ».

Mais ce n'est point le moment de philosopher.

Je disais donc que le jazz sévit avec une intensité malade, et que les principaux chefs d'orchestre sont en train d'amasser des fortunes

Il y a, à l'heure actuelle, deux rois du jazz. L'un s'appelle Whiteman et l'autre Lopez.

Un richissime et maboulistime yankee, désireux de donner à l'une de ses soirées un éclat exceptionnel, se paye le luxe d'engager deux orchestres sous la direction des deux as. Installés chacun à une des extrémités de la vaste salle de bal, un des nids à vacarme menait la danse dès que l'autre donnait des signes d'épuisement.

Ce bruit coûta à notre ami l'amphytrion la bagatelle de 12.000 dollars. Mais pour du beau bruit, c'était du beau bruit, et vous conviendrez avec moi, chère madame, que lorsqu'on veut avoir quelque chose de transcendant, il faut savoir y mettre le prix, sans lésiner.

Whiteman et Lopez sont inquiets.

Un jeune astre se lève entre les deux étoiles.

Jeune : 19 ans. Et pas le premier venu : Rogyer Wolf Kahn, fils du célèbre Otto H. Kahn, le grand financier new-yorkais.

Il n'y a pas de sot métier, n'est-ce pas. Le jeune Kahn cherche à réussir dans sa voie, comme son honorable père a réussi dans la sienne. Et il n'est pas trop malheureux dans ses débuts. Il gagne déjà plus que le président des Etats-Unis.

Il dirige l'orchestre le plus cher des Etats-Unis (et d'aucuns disent le meilleur), en contrôle une douzaine d'autres, compose des airs, écrit des chansons, et rêve de mettre sur pied un club ultra select où, avant tous autres agréments, on aurait celui de payer cinq dollars pour le couvert seul.

Si d'aventure vous passez par New-York, ne manquez pas d'aller admirer Kahn junior dans l'exercice de ses fonctions de chef d'orchestre. C'est au Biltmore, deux fois par jour, qu'il gesticule.

N'oubliez pas, pour la circonstance, de vous munir de quelque argent.

*Ch. du Bus de Warnaffe.*